

LE CORPS DU TEXTE

VINCENT BARRAS A la Biennale Son, il va parler du corps pendant six heures. Mais on pourrait écouter bien plus longtemps encore l'historien de la médecine et poète.

THIERRY RABOUD

Portrait ► Ambassade de Suisse à Paris. Ambiance protocolaire et caniculaire, pour l'ouverture d'un colloque sur la poésie romande ce printemps. Les discours se succèdent, les lectures aussi. Puis vient le tour de Vincent Barras. Sans micro, mais avec cette assurance malicieuse des avant-gardistes en contexte bourgeois, il commence, partition tenue devant lui, *gad, gad*, et ainsi pendant 30 minutes, *vazo, gadati*, déstructurant les textes du fondateur de la linguistique moderne Ferdinand de Saussure, *ghais haereo gaiszrü gaszti*, jusqu'à les transformer en pure matière sonore – et en pur malaise pour nos voisins du fond de la salle qui se tortillent en crescendo avant de s'échapper, indiscrètement, pour aller en fumer une.

«J'ai dû vider un bon tiers de la salle», se souvient sans s'en désoler le performeur. On le retrouve à Lausanne, allure de bonze bronzé, chaussures alpines, sur sa route pour le Valais où il s'apprêtait à donner voix à d'autres expérimentations dans le cadre de la Biennale Son¹. Dans l'ancienne centrale hydroélectrique de Chandoline, à Sion, il ouvrira

dimanche les vannes de sa mémoire pour dire tout ce qu'il sait du corps. Absolument tout – le reste étant exprimé par celui de la danseuse Caroline de Cornière. Et si leur performance durera six heures, c'est que Vincent Barras a beaucoup à en dire, lui l'historien et philosophe de la médecine, qui connaît l'humain jusqu'au bout des tripes.

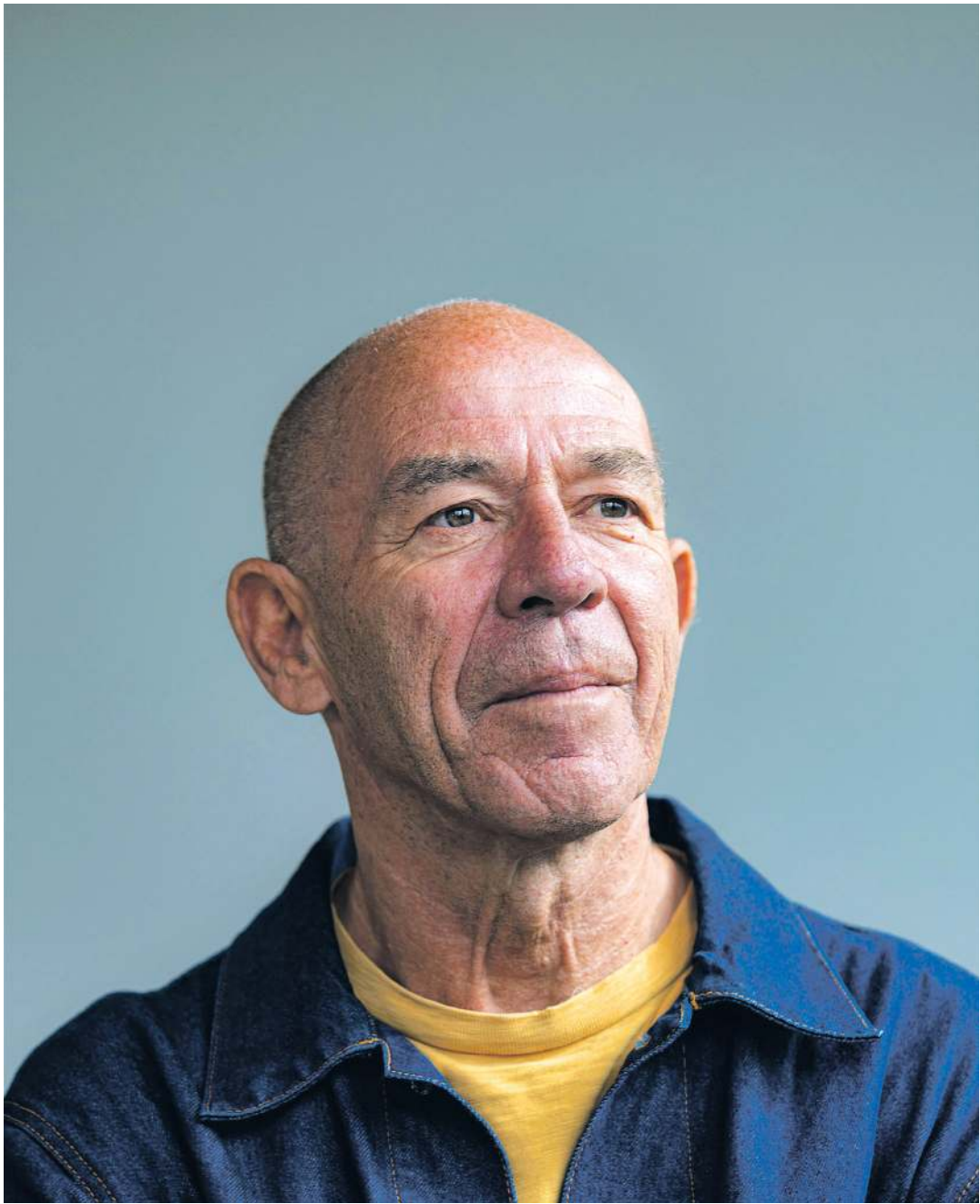
Ne pas choisir

Un médecin malgré lui, ou presque. Né à Montana, sur ce Haut-Plateau où venaient respirer les tuberculeux, il passe une enfance heureuse parmi les arolles et cinq frères et sœurs, dans l'enceinte du Sanatorium populaire valaisan que dirigeait son père. «Et ma mère était pédiatre... C'est clair qu'avec deux parents médecins, difficile d'échapper à la Faculté, sourit le professeur honoraire. Mes sœurs avant moi y sont certes parvenues, mais pour ma part je n'ai pas résisté à cette fatalité car je l'ai toujours vécue comme une évidence. A dix ans déjà, je savais que je serais médecin, c'était comme inscrit dans mon corps.» Conviction portée aussi par cet élan glorieux d'une médecine en plein âge d'or, qui invente alors la cortisone ou les transplantations, et se fait ériger des paquebots hospitaliers au cœur de la cité.

Pour s'y destiner, il lui fallut d'abord rejoindre la plaine et le resserrement de Saint-Maurice où, paradoxalement, un monde s'est ouvert. A l'internat, des abbés lettrés lui lisent *La Modification* de Butor, l'initient à Claude Simon, Robert Pinget, à tout ce Nouveau Roman en train de s'écrire. Une indocile professeure de piano, Renée Chèvre, ne lui apprend pas à clavier mais à penser, entendre et goûter ce qui se jouait au présent, Berio, Stravinsky, Cage. Et comme «il est urgent de ne pas choisir», le futur médecin prendra exemple sur son précurseur Jean Starobinski, rejoindra Genève pour faire médecine sans renoncer ni aux lettres, ni aux notes.

«J'ai pratiqué beaucoup d'autopsies, j'ai adoré ce rapport au corps» Vincent Barras

«Tout cela s'est tressé assez naturellement», assure-t-il, mais l'on devine mille acrobaties contraires à la physiologie, entre les semaines de 80 heures du clinicien, la thèse en histoire de la médecine, la carrière aca-



Vincent Barras, poète pulmonaire et disciple d'Hippocrate. CHLOÉ LAMBERT

démique via Londres et Lausanne, enfin l'intérêt «forcené» pour cette poésie sonore dont il deviendra bientôt, tout en la pratiquant avec son complice Jacques Demierre, l'un des grands théoriciens.

Incongrue, cette curiosité d'humaniste dans un siècle voué aux spécialistes? «L'institution pousse vers la spécialisation mais avec une forme de mauvaise conscience, de nostalgie de ce temps où les savoirs étaient entremêlés, confirme-t-il. J'ai moi-même eu l'impression de mener deux vies en parallèle avant de m'autoriser, au moment peut-être où je n'avais plus grand-chose à prouver, la fusion des deux. Et je vois que ce parcours, dans le regard de mes confrères, apparaît comme un possible antidote à ce regret.»

Fusion qu'il porte sur les scènes expérimentales, où la

langue est un organe autant qu'un système de signes. Vincent Barras fait corps du texte: «J'ai pratiqué beaucoup d'autopsies, j'ai adoré ce rapport au corps et l'immense vocabulaire qui s'y rapporte, devenu un matériau constitutif de ma poésie.» Et voilà qu'il vous parle du mot *duodénum* pendant 10 minutes, le dissèque devant vous, latin, grec, et s'émerveille de ce que cela fait dans l'entraille du soi lorsqu'on le prononce: *duodénum*. On comprend mieux comment le performeur peut tenir six heures – jusqu'à laisser son corps, dans son épuisement progressif, contaminer le discours.

Savant sabir

Mais c'est aussi la voix des autres qu'il aime prolonger, lui qui fut animateur de la revue puis des Editions Contrechamps, programmateur à La

Bâtie pendant 20 ans, surtout traducteur vers le français des explorateurs majeurs dont John Cage. Fin septembre à Sion, Vincent Barras a rejoué sa performance *Empty Words* (1975), si rarement interprétée et pour cause: du crépuscule à l'aube, 12 heures d'un savant sabir, *ngthstalioldas ui ll*, brassant au hasard les syllabes du *Journal* de Thoreau.

Radical? Lors d'une performance de Cage à Milan en 1977, les spectateurs ont commencé à huer, jusqu'à grimper sur scène pour tenter de perturber l'imperturbable lecteur. Vincent Barras lui aussi en a vu d'autres, à Paris et ailleurs. Fils de pneumologue, ce marathonnien du poème a le souffle long. LA LIBERTÉ

¹ Lire aussi *Le Courrier* du 5 septembre.

Biennale Son, divers lieux en Valais, jusqu'au 30 novembre, biennaleson.ch

